19.

FRAGMENTS

THÉRAPEUTIQUES.

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le août 1837 ;

PAR DAMASE ARBAUD,

De Manosque (Basses-Alpes),

Secrétaire général du Cercle Médical de Montpellier ; correspondant de la Société Académique de Médecine de Marseille, de la Société Linnéenne de Bordeaux, de la Société Royale de Médecine de Gand (Belgique), etc.

Ce n'est pas l'*Irritation* qui est la vie, c'est l'Association.

M. Ribes. *Disc. sur la vie de l'individu.*

DIGNE,

Mme Ve A. GUICHARD, IMPRIMEUR, PLACE DE L'ÉVÊCHÉ, 7.

1837.

A MA GRAND'MÈRE,

A MON PÈRE ET A MA MÈRE,

Leur fils respectueux leur dédie cette Thèse.

A MES ONCLES,

Jean Arbaud, Victor & Alphonse Clapier,

Jean-Pierre Bernard,

ET

A MA TANTE,

Élizabeth ARBAUD, Religieuse de la Présentation.

Amour et reconnaissance.

A celle que j'ai toujours aimée comme ma sœur,

A MA COUSINE FÉLICITÉ

ET A SON MARI, M. SEGUIN.

Attachement sans bornes.

A MES AMIS,

Jules GIRAUD et Ferdinand GUILLON.

Dans les occasions solennelles de la vie, on aime à s'entourer de tout ce qui vous est cher; vous deviez donc, vous aussi, trouver place dans cette page.

DAMASE ARBAUD.

FRAGMENTS
THÉRAPEUTIQUES.

Prolégomènes.

I. Toute science étant basée sur la valeur donnée au mot *être*, il nous importe de bien le définir en commençant.

Tout corps n'existe qu'à la condition d'être lié à d'autres corps, qui concourent avec lui à réaliser des actes ou des fonctions. Par abstraction même nous ne pouvons pas concevoir un corps isolé, existant par lui-même, essentiellement actif. Partout il y a *action* et *réaction* ou, en d'autres termes, tout être est modifié par son milieu qu'il modifie à son tour, tout corps est lui-même un composé de molécules associés. Ainsi *être* et *s'associer* sont synonymes, et la vie n'est plus l'irritation mais l'attraction qui harmonise l'être avec le monde qui l'entoure, qui passionne l'ensemble des parties qui le forment, le pousse dans une direction profitable à tous, et TOUT VIT, car *tout est associé*.

II. Transportons ce principe dans la science de l'homme, voyons d'après lui ce qu'est l'être humain.

L'homme formé d'organes associés est combiné avec le milieu qui l'entoure et sans lequel il n'existerait pas.

L'argile de Prométhée eut besoin pour s'animer d'un rayon dérobé au soleil.

Chaque acte qui se fait dans l'homme suppose un acte correspondant dans tout ce qui l'entoure ; la moitié de ses fonctions est en dehors de lui, et chaque fonction est produite non par une cause exclusive mais par des conditions associées.

Ainsi la physiologie est l'étude de l'homme et de son milieu, ou mieux encore, l'étude de leur attraction réciproque, de leur mode de combinaison. Mais l'homme étant lui-même un composé, une association d'organes, tout phénomène qui se passera dans un de ces organes suppose modification de tout le reste de l'économie; modification primitive, car, si vous ne la regardiez que comme conséquence, vous supposeriez qu'un organe peut agir isolément, vous admettriez des êtres purement passifs, vous nieriez l'association. Toute action est donc générale et locale à la fois, et l'étude de l'être humain se présente à nous sous un triple point de vue. Nous devons l'étudier dans son unité, c'est la tâche que s'était imposée le spiritualiste; nous devons l'étudier dans sa diversité, et les livres des matérialistes ont déjà fait ce travail; mais nous devons aussi l'étudier dans son harmonie, rechercher les rapports qui lient cette *unité* et cette *diversité*, et c'est-là le champ qui reste à parcourir. J'ai hâte de dire que je viens d'analyser, d'abstraire, et que la réalité est dans le triple fait que l'esprit seul peut diviser.

Si dans l'étude théorique de l'homme sain, nous étudions l'homme, son milieu et les rapports de ces

deux facteurs, la même loi doit nous guider dans son étude pratique, et les mêmes conditions examinées dans le but de conserver la santé, font la base de l'hygiène.

Une maladie est une fonction, c'est-à-dire une association de conditions dans un mode particulier qui n'est pas la norme ordinaire. Mais dans une maladie, le milieu, l'homme, et dans chacun l'action générale et l'action locale doivent tour à tour et simultanément occuper le médecin, et dans tous les cas il ne doit pas négliger l'étude du lien, de l'harmonie, de ces deux faits, car c'est là qu'est la réalité.

Même règle pour la thérapeutique. Arrêtons-nous un peu longuement sur ce sujet, puisqu'il est un des buts principaux de la médecine; je dis un des principaux, car elle n'a pas seulement pour mission de guérir, mais encore de prévenir les maladies et surtout de développer toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'homme. C'est par là que la science de l'homme est une science vraiment sociale.

III. Guérir, c'est rétablir l'harmonie de l'être avec le monde extérieur et avec lui-même qui est une association de parties. On arrive à ce but par des méthodes fort différentes qui pourtant peuvent toutes se résoudre dans la formule suivante : *chercher des moyens qui se combinant avec le sujet malade, agissent concurremment avec lui pour amener le mode d'association normal qui constitue la santé*. C'est là, il me semble, la définition de la thérapeutique.

Dans tout traitement nous avons donc d'un côté la puissance active de l'économie et de chaque organe ;

de l'autre le médecin riche de moyens plus ou moins actifs. Tantôt la maladie déroule avec ordre ses diverses périodes et arrive à une solution heureuse sans que le médecin ait fait autre chose que favoriser sa marche en écartant les objets qui auraient pu l'entraver, ce qui est toutefois modifier le monde extérieur, tantôt au contraire le praticien a forcé pour ainsi dire l'économie à lui obéir, quoique activement, il l'a soumise à sa main despotique, et ce sont les cas où un médicament énergique a été employé. Mais donner un médicament, c'est modifier d'une manière donnée l'association des circonstances extérieures en combinant un nouvel élément qui, dans le plus grand nombre des cas, est lui-même une association des parties hiérarchiquement actives.

Ces deux méthodes thérapeutiques qui de prime abord paraissent radicalement distinctes se lient pourtant par des intermédiaires naturels, et nous pouvons facilement passer des faits où la plus grande part de la guérison est due au médecin, à ceux où la nature agit presque seule, car toujours il y a activité des deux côtés, mais activité à des modes et des conditions diverses. Nous pourrions aussi, examinant la question sous un autre point de vue, disposer les remèdes en série suivant leur dose ou la puisssance matérielle de leur action : les opérations chirurgicales, les doses razoriennes, les doses communes, les doses homeopathiques, la médecine morale. Nous passerions du mode despotique le plus grand ou le moins aimant, au mode le plus doux et le plus aimant. Dans tous les cas l'action du médecin est matérielle et morale, car toujours l'as-

pect physique et l'aspect moral de l'homme, ces deux faces inséparables d'un même fait, sont modifiées quoique à des degrés et suivant des modes indéfiniment divers, et l'on peut dire avec raison que plus le malade aura confiance, aimera son médecin, et plus l'action des médicaments sera assurée, plus le traitement aura des résultats heureux.

IV. Le diagnostic est la base du traitement ; mais ce diagnostic n'est autre chose qu'une hypothèse sur la nature et le siège de la maladie que l'on veut guérir (1), sur cette hypothèse repose l'indication, ou d'une manière plus générale et plus vraie, cette hypothèse est l'indication elle-même. Je sais bien que dans ces derniers temps des médecins ont créé des faits et rien que des faits, que M. Chomel dans un livre élémentaire recommande d'une manière très expresse de ne pas étayer l'indication *sur des théories ou des raisonnements abstraits*; mais est-ce possible ? voilà toute la question. Pour faire acte de praticien on a besoin de donner une *signification* aux symptômes qu'on observe,

(1) Je sens le besoin d'éclaircir ma pensée par un exemple. Quand on s'avance du lit d'un malade, le premier symptôme qu'on observe, les circonstances antérieures etc, font naître dans l'esprit une idée, une hypothèse sur la nature de la maladie. Et l'on vérifie ensuite cette hypothèse par tous les faits connus. Voilà le diagnostic qui ne sera complétement vérifié qu'à la terminaison de la maladie, quand toutes les circonstances seront venues l'appuyer, toutefois dés les premiers moments; dans certains cas cette hypothèse a de tels degrés de probabilités qu'on peut la regarder comme vraie, mais toujours on a fait une hypothése, on a agi par inspiration : le mérite de pronostiquer et de diagnostiquer avec sureté, d'après un petit nombre de symptômes et l'on sait que c'est une faculté qu'on ne donne pas dans les écoles.

on a besoin de les transformer en *signes*. On n'emploie la saignée dans une pneumonie qu'après avoir dit que la maladie est *inflammatoire*, ou en d'autres termes, avoir fait un hypothèse sur sa nature : « Les indications « thérapeutiques, a dit avec raison M Bouillaud, sont « elles-mêmes une théorie, un mode de raisonnement, « un acte rationnel, car je ne sache pas que jamais mé- » decin ait pu saisir une indication sans se servir de « son esprit et de sa raison. (2) »

Avant d'aller plus loin jetons un coup d'œil rapide sur les maladies en général, disons ce que nous croyons de leur siège et de leur nature.

V. Toute maladie est à la fois générale et locale, prenons au hasard un exemple pour démontrer cette proposition. Un homme a des varices aux jambes; c'est le seul symptôme apparent de sa maladie, il paraît se porter bien d'ailleurs, et l'on peut soutenir que c'est un état morbide purement local. Mais si la maladie est négligée, si un traitement convenable ne vient pas l'arrêter, ces varices dégénèreront en ulcères, et conçoit-on un ulcère sans disposition générale de l'économie? D'ailleurs, l'individu est *un*, et bien certainement l'homme qui porte des varices, même avant qu'elles soient ulcérées, est différent de l'homme à l'état de santé parfaite! Dans tous les cas une maladie est produite par deux conditions dont la combinaison constitue la cause; il y a toujours action du monde extérieur et prédisposition, mais la prédisposition suppose un état général. Nous aurions pu choisir un cas de

(2) Elémens de Philosophie Médicale, pag. 322.

maladie à prédominance générale, et établir que rien ne se passant en dehors de l'économie vivante, c'est surtout un organe ou un système d'organes qui est atteint. Une nouvelle preuve de cette proposition ressort précisément de l'opinion contraire des traités de médecine. La même maladie mise sous les yeux de deux médecins sera réputée générale par le premier, tandis que le second soutiendra qu'elle est locale. *Hippocrate dit oui et Galien dit non*, est une satire plus vraie qu'on ne le pense peut-être, et qu'explique fort bien l'exagération des doctrines opposées. Mais quand, appréciant les deux ordres de faits, prenant la réalité dans son ensemble, un troisième médecin déclarera que la maladie est générale et locale, montrera à chacun des adversaires comment son opinion est vraie en se combinant à celle de son collègue, oh alors Hippocrate et Galien ne se contrediront plus, et la pathologie deviendra une science positive.

Les indications thérapeutiques étant basées sur la manière de concevoir la maladie, il sera facile de prouver que pour le vitaliste il y avait toujours une indication générale à remplir, tandis que l'organicien ne voyait jamais qu'un mal local à guérir. La base de toute indication pour le premier est l'élément ou les élémens qui constituent la maladie. Mais l'élément est une modification vitale particulière, un état, une affection du principe de vie et par conséquent un fait général qui réclame une médication générale. Toute la thérapeutique des seconds, basée sur cette phrase de Bichat : Qu'est l'observation si l'on ignore le siège du mal? ne remédiait qu'à la lésion; parce qu'ils avaient

dans tous les cas un organe malade, ils avaient dit : Toute maladie et partant toute médication est locale. D'après les idées pathologiques énoncées plus haut, on peut prévoir quelle est notre opinion sur les indications thérapeutiques. Pour nous, elles sont toujours à la fois générales et locales, mais avec des prédominances diverses qu'apprécie le médecin praticien.

A chaque indication correspond une médication particulière qui est la pratique dont l'indication était la théorie. Cela est si vrai que, depuis Galien, tous les auteurs, ont confondu ces deux choses au moins en fait sinon en principe, et ceux qui, comme M. Chomel, se sont le plus élévés contre cette confusion ont été fort embarrassés quand ils ont voulu raisonner d'après cette distinction élevée entre deux ordres de faits inséparables, qui sont la vérification l'un de l'autre. En prouvant donc que toute médication est générale et locale à la fois, nous aurons prouvé aussi que toutes les indications sont générales et locales; et cette étude nous servira à montrer la grande utilité *pratique* de la théorie pathologique que nous avons embrassée.

Des Médications.

I. L'effet des remèdes sur l'économie animale, les changements que leur administration apporte dans le corps vivant, ont reçu le nom de *Médication*.

L'étude directe et expérimentale de ces effets, aussi bien que les discussions théoriques, vont nous mettre à même d'apprécier ces changements.

Un remède, et par ce mot j'entends tout ce qui amène la guérison, un remède, quoique agissant dans tous les cas sur un organe, modifiera toutefois en même temps l'économie toute entière. Il est impossible, en effet, de concevoir une modification dans le mode ou dans l'intensité d'action d'un organe sans reconnaître une modification analogue dans toute l'économie et dans le milieu de l'individu, puisque tout est lié et que cette modification suppose une combinaison nouvelle de l'organe avec les autres parties et avec le monde extérieur. Il est vrai que certains agents thérapeutiques agissent d'une manière qui paraît exclusivement générale; mais, comme je l'ai déjà dit, rien ne se passe hors de l'économie, et, par conséquent, on a toujours modifié un des organes ou un des systèmes dont la combinaison hiérarchique la compose; on a guéri, d'ailleurs, et toute maladie est à la fois générale et locale.

II. Quoique on ait pu grouper les maladies de manière à former un cadre nosologique plus ou moins naturel, et que cette idée ne fut pas sans fondement, il n'est pas moins vrai de dire que dans tous les cas nous avons à faire à une individualité; aussi il ne suffit pas d'étudier l'âge, le sexe, la nature physiologique, etc., il faut savoir encore comment tous ces facteurs se combinent pour former le tout qu'on appelle symptôme, comment encore tous les symptômes se combinent pour constituer la maladie. Or, un médicament qui guérit la maladie agit généralement et localement; généralement, puisqu'il modifie des conditions telles que le tempérament et le sexe; locale-

ment, puisqu'il a changé le mode d'être d'un organe malade. En supposant encore, ce qui est un des cas les moins favorables pour la thèse que je soutiens, en supposant, dis-je, que le médicament donné ne fit disparaître qu'un symptôme, son action aurait été encore générale et locale, puisque je viens de montrer qu'un symptôme est un composé de facteurs qui offrent ces deux caractères.

III. Si l'action d'un médicament était purement locale, *l'intensité* augmenterait en rapport direct avec la dose de ce médicament. Des faits nombreux et bien observés prouvent, au contraire, que les médicaments présentent des effets *spécifiquement* distincts, suivant leur dose. L'exemple du tartre stibié est déjà dans l'esprit de tous mes lecteurs. Je lis même dans la toxicologie du professeur Anglada qui cite des faits à l'appui : « Il faut noter, comme une chose tout « à fait digne de remarque, que lorsqu'on est arrivé, « en vertu de l'habitude, jusqu'à prendre de fortes « doses d'une substance active, il n'est pas toujours « sûr qu'en revenant brusquement à une petite dose « elle ne fera pas de mal. On dirait que le système vi- « vant, s'étant mis, par l'effet de l'habitude, en rap- « port avec l'impression produite par de fortes doses, « n'est pas prémuni contre des impressions soudaines « d'un ordre très inférieur (1). » Il faut donc admettre une activité spéciale du corps vivant qui se combine de manière diverse avec le médicament suivant la dose de ce dernier. Or, cette activité suppose nécessaire-

(1) Anglada, Traité de Toxicologie générale, 1835, pag. 73.

ment action générale, et pourtant le médicament a guéri des symptômes locaux : le tartre stibié dans les lésions traumatiques. La différence d'action suivant la préparation employée, suivant le mode de manipulation par lequel on a obtenu le médicament, nous servirait à prouver le même principe.

IV. Dans la grande majorité des cas il est impossible de porter le remède directement sur l'organe malade, et pourtant cet organe sera modifié, la santé se rétablira. Expliquera-t-on cette action par l'absorption du médicament, par la dissémination des molécules dans tout le corps ? Mais, je le demande, quand avec une ou deux gouttes d'huile de croton tiglium instillées sur la plaie d'un vésicatoire on a obtenu une purgation considérable, peut-on raisonnablement admettre la dissémination ? Si l'on suppose, au contraire, que le médicament a porté toute son action sur l'organe malade, il faut ou que le médicament s'y soit porté de lui-même, ou qu'il ait été attiré par cet organe. Dans le premier cas, c'est dire que la matière est capable de mouvements et de détermination, dans le second on est forcé d'avouer que les organes ont une sphère d'action qui dépasse leur sphère anatomique ; en d'autres termes, qu'on ne peut pas intéresser un point d'économie sans les modifier tous en même temps. Mais peut-on conclure de là que l'action est exclusivement générale ? Certainement non ; car si le médicaunent est bien choisi et bien apprécié, son action portera surtout sur un organe. Ainsi, une dose considérable d'opium ne fera pas dormir un malade chez qui il calmera des douleurs névralgiques. Je le répète

encore, un médicament et l'homme vivant sont deux éléments dont la combinaison ramènera la santé s'ils sont appropriés, s'il y a de l'affinité entre eux, et la science du thérapeutiste est de reconnaître ces affinités. Ainsi tous les spécifiques d'organes rentrent dans cette loi et sont une des meilleures preuves que je puisse donner pour la démontrer : leur action locale est incontestable, et il est impossible de nier leur action générale quand on se souvient que, portés directement sur l'organe auquel ils conviennent, ils ne produisent le plus souvent aucun effet. Ainsi, le copahu ou le poivre cubèbe injectés dans le canal de l'urètre ne guérissent certainement pas une blénorrhagie. Christinson a observé que la belladonne appliquée aux environs de l'œil n'amène aucun changement dans la vision, tandis que cette fonction est toujours troublée quand cette substance est introduite à l'intérieur. Les observations du docteur Eblers ont prouvé le même fait. Quant aux spécifiques proprement dits, nous verrons à la partie de notre travail dans laquelle nous étudierons ces médicaments, qu'ils rentrent aussi dans la loi générale.

Il me paraît résulter bien évidemment de ces considérations que toujours l'action d'un remède est à la fois générale et locale, voyons maintenant si les faits sont d'accord avec les principes.

Nous adoptons la classification des médicaments la plus généralement admise, non que nous la regardions comme légitime, mais seulement pour mettre de l'ordre dans l'exposition de nos idées. Remarquons ici que les médicaments ont été groupés surtout d'après

l'indication générale qu'ils remplissent, et qu'on a négligé les indications spéciales auxquelles chacun convient; nous étudierons donc d'une manière générale les médications, et nous montrerons par quelques exemples comment chaque médicament, tout en légitimant par quelques propriétés le plan qu'il occupe dans le cadre des classifications, a des propriétés qui le caractérisent.

V. *Narcotiques*. Les stupéfians ont un caractère commun, celui de faire disparaître la douleur ; et je ne parle pas ici de la douleur symptômatique, mais de celle qui est l'affection primitive qui constitue la maladie, de la douleur essentielle comme on l'a appelée. Je sais bien qu'à l'école de Paris on a soutenu que toute douleur était un symptôme, que toujours elle dépendait de la fluxion, mais le moindre examen suffit pour renverser cette théorie. Ainsi dans un grand nombre de cas, dans l'application d'un sinapisme par exemple, la douleur précède la fluxion ; on la voit même disparaître quand ce dernier phénomène se présente, dans l'odontalgie, et dans combien de cas la douleur amène le spasme.

Mais la douleur est un fait éminemment général: l'étude des causes qui la produisent va nous servir à le prouver, quoiqu'on ne puisse nier que c'est en même temps un fait local, et c'est là peut-être une des preuves les plus évidentes de la proposition que nous avons avancée, que tout fait est à la fois général et local. Ce sont les causes qui ont une action vive, rapide, interrompue qui la produisent ; les fortes émotions de l'âme empêchent quelquefois de la ressentir, la guéris-

sent même, et je parle de la douleur physique. S'il me fallait des exemples, le brasier de Scævola, le gril de Guatimozin, les bûchers des Martyrs seraient là pour le prouver. D'ailleurs, à la douleur comme à la sensibilité, on n'a pas encore pu assigner un siège. On la place dans les nerfs ou mieux dans le cerveau, parce que la section d'un nerf rend insensible la partie où il le distribuait ; mais on peut en dire autant pour les vaisseaux, et cela est si vrai que Moore préférait la compression des artères aux narcotiques même, pour prévenir la douleur dans les grandes opérations ; voyez, d'ailleurs, ce qui se passe immédiatement après la ligature d'une artère avant que les anastomoses aient rétabli le cours du sang. Des expériences faites par Fodéré prouvent que les tissus isolés, que le cerveau lui-même sont insensibles ; et qu'est-ce donc que ce centre de la sensibilité qui se laisse déchirer, tirailler impunément, qui, pendant plusieurs mois, peut loger des balles, des corps étrangers sans qu'ils causent aucun accident (1)? Dira-t-on que ce sont les extrémités nerveuses qui sont le siège de la sensibilité? mais, comme l'a observé Bichat, la moelle des os, les tissus fibreux, cartilagineux, etc., ne reçoivent pas de nerfs et souffrent. Certaines maladies, comme la lèpre des Grecs, dégradent la peau, l'ulcèrent, font tomber des portions de membre sans que le malade souffre ; et, d'ailleurs, si on irrite la portion inférieure d'un nerf après la section, il n'y aura aucun sentiment pénible.

(1) Voyez, surtout, Quesnay, Mémoires de l'Académie de Chirurgie; édition de l'Encyclopédie des Sciences Médicales, tome Ier, pag. 238.

De tous ces faits, je puis conclure que la douleur réside dans tous les organes associés, que la douleur est un fait général et local à la fois.

Mais les stupéfiants guérissent la douleur d'une manière presque spécifique, je dis plus, ils la préviennent; il est impossible de nier, au moins, leur action générale, que prouverait d'ailleurs la propriété qu'ils ont de produire le sommeil, d'amener même la mort, phénomènes bien évidemment généraux.

Nous n'avons prouvé jusqu'ici que la moitié de notre thèse, nous allons établir maintenant leur action locale, leur action spéciale sur tel ou tel organe en particulier. On peut pour cela les diviser en deux classes, dont l'opium et la belladonne sont le type. La première guérit surtout les douleurs intérieures, gastralgies, coliques, etc.; les douleurs externes cèdent plus facilement à la belladonne; les solanées amènent un relâchement des muscles de l'iris, les papavéracées augmentent, au contraire, leur action au point de faire disparaître la pupille. Sous l'action de la belladonne le mouvement peristaltique des intestins paraît plus intense; l'opium stupéfie, au contraire, leur plan musculaire; tandis que la première de ces substances provoque un délire bruyant et agité, un abattement profond succède à l'ingestion de la seconde; aussi dans les gastralgies on emploiera les préparations opiacées qui seront remplacées par la belladonne dans les névralgies faciales, et cette dernière substance sera préférée à l'opium dans l'ophtalmie. Le mode d'administration n'est pas lui-même indifférent. Déjà j'ai cité l'exemple de la belladonne; l'on sait que les

sels de morphine agissent mieux appliqués sur l'épiderme dénudé qu'ingérés dans l'estomac, et l'on a bien souvent prouvé depuis Cotuni que l'opium employé enlavement et agissant sur le rectum produit plus d'effets, toutes choses égales d'ailleurs, que quand il est ingéré dans l'estomac.

VI. *Médication débilitante.* Cette médication, si souvent employée depuis un quart de siècle par l'école de Broussais, se compose de plusieurs moyens qui demandent à être étudiés séparément ; ce sont : le repos, les évacuations sanguines, l'abstinence, les émollients et les tempérants. Un mot sur chacun de ces moyens.

Pour bien apprécier l'action du repos sur un organe, il faut se souvenir des phénomènes produits par l'exercice. On sait qu'un organe se développe d'autant plus qu'il est plus souvent mis en mouvement, qu'il fonctionne à des espaces plus ou moins rapprochés. Le mouvement est donc cause d'un excès de nutrition dans un organe donné, mais pour que cette nutrition s'opère il faut un afflux plus considérable de fluides nourriciers, afflux causé par l'attraction de l'organe qui demande, et par les centres circulatoires qui envoient, il faut que l'innervation soit aussi augmentée; il faut donc des phénomènes *généraux* très prononcés pour accomplir l'action *locale* d'un organe. Le repos absolu produit des effets opposés: la circulation, l'innervation sont ralenties; la nutrition diminue et l'organe s'atrophie. Le raisonnement que nous faisions plus haut nous servirait à prouver que l'action débilitante du repos est à la fois générale et locale; quand

tout le corps est en repos l'action est presque générale, mais il est facile de s'apercevoir qu'elle ne se fait pas sentir dans tous les organes en même temps, que c'est d'abord le cœur et le cerveau dont les fonctions se ralentissent, ensuite l'estomac, les intestins, les poumons, etc., et qu'elle est, par conséquent, locale.

Les évacuations sanguines ont pour effet incontestable de débiliter en diminuant la masse du sang ; ici l'effet général est évident ; pourtant si nous étudions bien leur mode d'agir, nous verrons d'abord que c'est surtout le système vasculaire, et dans le plus grand nombre des cas le système vasculaire à sang noir qui est modifié. Suivant le point où la saignée sera pratiquée l'action différera ; on agira sur l'estomac par des sangsues à la marge de l'anus, sur la tête par une saignée à la jugulaire, sur la poitrine par la section des veines du bras ; il ne sera pas indifférent peut-être de saigner du côté droit ou du côté gauche (1). Si dans l'état physiologique l'effet paraît être exclusivement général, l'état de maladie fait bien ressortir l'action locale, et certainement le poumon dans une pneumonie ressent bien mieux que les autres organes l'action de la saignée qu'on aura pratiquée pour le guérir.

Nous ferons la même remarque pour l'abstinence : quoique son action débilitante s'exerce sur toute l'économie, c'est pourtant un fait local bien évident dans certains cas, surtout lorsqu'on emploie ce moyen pour favoriser l'absorption interne ; d'ailleurs, les phénomènes se passent principalement dans les organes de la

(1) Voyez, surtout, Barthez, Mémoire sur les Fluxions.

nutrition, et la faim est un fait qui présente ce double caractère; comme on l'a dit d'une manière aussi pittoresque que vraie, l'estomac porte la parole au nom de l'économie.

Quoique l'action des substances tempérantes et émollientes n'ait pas un effet très prononcé sur l'organisme, il n'est pas moins vrai qu'ils suivent la loi générale. Remarquons pour les premiers que jamais ils ne doivent être appliqués sur les parties malades; dans la gastrite, par exemple, la limonade réussit bien moins que les boissons gommeuses et mucilagineuses, que les émollients qui sont, au contraire, dans tous les cas mis en contact avec la surface phlogosée. Pourtant leur action générale est si avérée que je lis dans M. Bégin : « Si les émollients étendent leur « action des surfaces où on les applique *jusqu'à l'en-* « *semble de l'organisme*, cela dépend d'une part de ce « que diminuant l'intensité de l'irritation locale, ils « permettent aux excitations sympathiques de se cal- « mer; de l'autre, de l'influence que les tissus relâchés « exercent par contiguité, par continuité, ou par des « communications nerveuses sur des organes plus ou « moins éloignés (1) ». Quoiqu'il en soit de l'explication, le fait que leur action *s'étend sur le reste de l'organisme* ne subsiste pas moins, il est même d'autant plus vraisemblable que l'explication donnée par l'auteur est moins plausible, et, certes, on sent bien que ce fait embarrassait M. Bégin quand il l'a expliqué par les connexions nerveuses, après avoir dit que les émol-

(1) Traité de Thérapeutique.

lients agissent en *pénétrant les tissus* et que les *molécules aqueuses sont les seules qui pénètrent par voie d'absorption dans le torrent circulatoire.*

Nous venons d'établir que tous les moyens débilitants agissent à la fois sur l'économie entière et sur un organe spécial, nous sommes donc logiquement amenés à conclure que la médication débilitante a les mêmes effets, ce que prouve d'ailleurs le raisonnement direct. Cette médication est toujours employée contre l'inflammation, mais l'inflammation caractérisée par la fluxion et le changement dans ce mode de nutrition des tissus n'est pas un fait local comme on l'a prétendu ni un fait général comme le soutiennent les partisans exclusifs des fluxions. Les symptômes, et ce mot comprend les lésions cadavériques, vérifient cette manière de voir que nous sommes obligés de nous contenter d'énoncer ici ; ce qui prouve que les agens qui la guérissent doivent agir localement et généralement, puisqu'il fait disparaître tous ces phénomènes.

VII. *Anti-Spasmodiques.* Le nom seul de cette classe de médicaments prouve bien que leur action est principalement générale, car l'état spasmodique est une modification de toute l'économie vivante. Je n'en voudrais pour preuve que les efforts tentés par les localisateurs pour le considérer comme un symptôme d'états morbides locaux. « Malheureusement, « disent avec raison MM. Trousseau et Pidoux, la « nature ne s'est pas soumise à cette commode sim- « plification. Il y a plus de deux mille ans que, sous « l'influence d'impressions vierges, l'école de Cos les « a profondément esquissées (les maladies spasmodi-

« ques), avec leurs traits les plus essentiels. De Cos
« à Leyde, de Leyde à Montpellier, elles se sont con-
« servées avec leur physionomie propre, leur allure
« spéciale, seulement plus nombreuses, plus compli-
« quées, plus envahissantes de nos jours, après s'être
« grossies et multipliées de tout ce que leur ont ajouté
« et leur ajoutent incessamment les révolutions phy-
« siques et morales des peuples et la civilisation. »
Mais quelle est donc la nature de cet état spasmodique? « Les spasmes essentiels, disons-nous avec les
« mêmes auteurs, sont ces troubles primitifs, et ordi-
« nairement apyrétiques de *l'innervation*, d'un ou de
« plusieurs des viscères affectés à la vie de nutrition
« et de reproduction, troubles qui bornés à l'éréthisme,
« à la mobilité, et à l'altération fonctionnelle de ces
« viscères, constituent cette foule de maux connus sous
« le nom de *vapeurs* pour prendre celui de *convulsions*
« *spasmodiques*, lorsqu'ils vont jusqu'à exciter des con-
« tractions involontaires et des mouvements désordon-
« nés partiels ou généraux dans les muscles habituel-
« lement soumis à l'influence régulatrice de la vo-
« lonté (1). »

Cette définition nous paraît remarquable surtout, parcequ'elle fait bien ressortir la concomitance des phénomènes locaux et des phénomènes généraux, car c'est un trouble de *l'innervation*; mais pour eux innervation est synonyme de sensibilité, de passion, et ce

(1) Traité de Thérapeutique et de Matière Médicale, tom. 1er, p. 92. En écrivant ce petit opuscule nous nous sommes beaucoup servi de cet ouvrage remarquable, autant par la variété des détails que par l'originalité des vues générales.

trouble est dans un ou plusieurs organes. Les médicaments qu'on oppose à cet état, qui le guérissent spécifiquement et que nous étudions en ce moment, ont donc une action générale que prouve encore pour plusieurs d'entr'eux, l'observation directe de leurs effets. Une goutte d'éther instillée entre les lèvres, le flacon placé sous le nez d'une personne tombée en syncope, ramènent instantanément la connaissance; l'ingestion du camphre dans l'estomac sera suivie de vertiges, d'une réfrigération subite, d'un ralentissement dans la circulation. La valériane au contraire augmente la chaleur et accélère la circulation. Le musc guérit très bien les phénomènes *ataxiques* qui accompagnent certaines pneumonies et qui sont le résultat d'un état morbide général et non une simple exaltation du système nerveux (1). J'observe de plus que le transport de leurs molécules ne peut expliquer une action aussi prononcée sur toute l'économie, dans le cas du flacon d'éther par exemple.

L'action locale des anti-spasmodiques n'est pas moins prouvée par les effets heureux que chacun d'eux produit dans des maladies différentes. Ainsi les spasmes pulmonaires cèdent à l'assa-fœtida chez l'homme, à la valériane chez la femme; le musc et le castoreum guérissent ceux dont le point de départ paraît être dans les viscères abdominaux. Le camphre a une action spéciale sur les voies urinaires, la thérebentine parfume leurs secrétions d'une odeur de violette très prononcée, et les diffusibles donnent tous lieu à une

(1) Voyez Jacquet, Bibliothèque Médicale, 1818.

congestion sanguine vers la tête. Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ceux que nous venons de citer paraissent suffisants pour établir que l'action locale est aussi vraie que l'action générale.

VIII. *Toniques*. Activer les forces de l'économie, augmenter son énergie, est sans doute une indication générale ainsi que l'action des médicaments qui y correspondent; mais on ne peut porter les molécules médicamenteuses sur toute l'économie; il faut donc que la maladie commence par un organe principal avec lequel elles se trouvent en contact. « Ainsi tous dé-« posés dans le ventricule, sont *stomachiques*, et c'est « une action tonique bien capitale et bien puissante « que celle qui rend à l'estomac la force digestive af-« faiblie et assure à l'économie de bons matériaux de « réparation. Qui ne sait en outre que l'influence phy-« siologique d'un estomac qui fonctionne heureuse-« ment, pacifie et console toute l'économie, qui y « trouve une preuve certaine de force et d'harmonie, « *pylorus rector* (Van-Helmont), et cela indépendam-« ment de la réparation du sang par un bon chyle(1). » Pour mettre plus d'ordre et de méthode, nous allons les diviser en trois classes, les astringens, les analeptiques, les toniques proprement dits.

Lorsque cette espèce d'érection vitale des tissus, que Stahl appela *ton*, a été perdue ou modifiée; que la flaccidité, la friabilité l'ont remplacée, on administre les astringens qui produisent les résultats les plus heureux, et cette atonie est très souvent générale dans

(1) Trousseau et Pidoux, Op. cit., tome II, pag. 306.

le scorbut, les hémorrhagies passives, par exemple. Mais de même que les émolliens avaient une action générale quoique agissant localement, de même les toniques produisent aussi des phénomènes locaux très prononcés et que prouve le sentiment d'astriction qui suit leur ingestion. D'ailleurs, tel astringent convient aux hémorrhagies de tel organe, l'huile de lin aux hémoptysies. Je trouve dans le Cours de matière médicale de Barthez, publié par Seneaux, un fait très curieux et qui vient bien à l'appui de ce que j'avance; je l'extrais : « Schulze ouvrit l'artère crurale à un « chien, et au moment que le sang jaillissait, il versa « dans la gueule du chien quelques gouttes du baume « styptique rouge de Dippel; aussitôt le sang s'arrêta « et il se forma sur l'ouverture du vaisseau un caillot « semblable à celui qu'aurait produit l'immédiate ap- « plication de ce fort styptique sur le sang (1). » Si la liqueur avait agi sur les solides seulement, elle aurait produit le resserrement des lèvres de la plaie et non un caillot; et si c'était par le transport de ses molécules, pourquoi le caillot ne se forma-t-il qu'à l'extrémité de l'artère coupée?

Le fer est le type des médicamens analeptiques. Ils augmentent les forces digestives, l'absorption du chyle et même l'épaisseur des parois de l'estomac; le pouls est dur et serré, les mouvements du cœur ne sont pas précipités; mais le sang est plus rouge et plus coagulable, il devient résistant jusque dans les veines. Le fer guérit spécifiquement la chlorose sans qu'on

(1) Tome 1er, pag. 127.

puisse le remplacer par aucun autre tonique. Mais cette maladie que Morton appelait *phthisie nerveuse*, quoique maladie *totius substantiæ*, a pourtant plus spécialement son siége dans le système vasculaire et dans le sang qui y circule; et le fer la guérit, non en mêlant, comme on l'a dit, ses molécules à celles du sang, mais en changeant toute la constitution de ce liquide.

Les toniques proprement dits, ceux qui, pour parler le langage de la vieille école, impriment immédiatement aux forces radicales de l'économie, de la résistance vitale et y rétablissent les synergies, ont une action générale très prononcée, que prouve d'ailleurs leur succès dans les fièvres malignes et les fièvres intermittentes. Mais outre leur action directe par les organes mis en contact immédiat, n'est-il pas vrai que l'on préférera le colombo dans les diarrhées apyrectiques aigues, que le simarouba a des propriétés émétiques très évidentes, que la gentiane ranime les forces digestives, que l'huile de morne enfin agit spécialement sur la moëlle épinière?

IX. *Excitants*. L'action générale de ces médicaments est si généralement reconnue, surtout depuis que Brown et Broussais ont soutenu que la vie ne s'entretient que par les excitants, que je me contenterai de dire quelques mots des effets physiologiques de deux agens excitants que l'usage a introduits dans la pratique journalière de la vie; je veux parler du café et de l'alcool.

L'action du café sur le système nerveux est des plus remarquables. Il produit un état vaporeux très

analogue à l'état spasmodique dont nous avons déjà parlé. L'insomnie est la suite ordinaire de son ingestion ; la face pâlit, le pouls se ralentit, les idées sont élaborées d'une manière plus nette par le cerveau : on l'a dit, c'est une liqueur intellectuelle et ce mot peint bien son action ; elle est intellectuelle, c'est-à-dire, elle fait raisonner, mais raisonner à froid ; elle a produit des philosophes, elle a fait les délices de Voltaire; jamais elle n'inspira les poètes.

L'alcool au contraire porte son action sur le système sanguin ; les mouvements du cœur sont plus fréquents, la face devient rouge ; il produit une gaîté bruyante ; boisson de l'homme d'action, il donne peu d'idées, mais beaucoup d'inspiration et de poésie ;

Le vin de Chypre a créé tous les Dieux :

Autant le café est anaphrodysiaque, autant l'alcool pris modérément pousse au plaisir et à l'amour. L'un agit plus spécialement, comme je l'ai dit, sur le système nerveux ; c'est le système vasculaire qui est modifié par le second. Mais pour qu'il y ait santé, il faut l'harmonie de ces deux systèmes : *sanguis moderator nervorum*, avait dit Hippocrate. Aussi, je crois que pour éviter les effets nuisibles de l'un et de l'autre, il est bon de les combiner, de les associer. Alors l'économie est montée à un rhythme physiologique plus élevé, mais toujours harmonique. On joue le même thême sur une octave plus élevée du clavier.

X. *Purgatifs*. Nous abordons une classe de médicaments dont l'action locale est bien plus évidente que celle des agents thérapeutiques étudiés jusqu'ici. Tou-

tefois, il nous sera facile de prouver que toute l'économie se ressent de l'administration d'un purgatif; que des maladies principalement générales cèdent à ces moyens.

Il est une affection décrite dans les anciens auteurs sous le nom de fièvre catarrhale ou rhumatique, dont Stoll a tracé le portrait en la nommant pituiteuse (1), et dans laquelle une plus ou moins grande étendue des membranes muqueuses devient le terme d'une fluxion phlegmatique superficielle, accompagnée d'un état fébrile. Cette affection, dont nous venons de donner le caractère général, se spécialise, revêt des formes diverses, a des caprices, suivant l'heureuse expression du praticien de Vienne; mais l'œil exercé du médecin saura y reconnaître le catharre ou la fluxion sanguine, qui ne se terminera pas par une hémorrhagie. Ainsi la plupart des érysipèles, les affections rhumatoïdes vagues, les otites spontanées, les péripneumonies que Stoll appela bâtardes *(peripneumonia notha)*, sont autant de modifications de l'état catarrhal que caractérise ordinairement sa mobilité. Cet état catarrhal est un état bien évidemment général. La fluxion seule en serait la vérification, si l'étude du rhumatisme et de la maladie abstractivement considérée, ne nous l'avaient déjà prouvé. Mais cet état cède toujours aux purgatifs; ils en sont les spécifiques, et c'est à la fréquence des maladies catarrhales que les évacuans doivent la grande vogue dont ils ont joui. Aujourd'hui qu'on a fait de toutes les anomalies

(1) Stoll. Ratio medendi et de curandis febribus, pag. 76.

de la fièvre catarrhale, autant de symptômes d'états locaux distincts, on a dû rejeter les purgatifs; car ce fait thérapeutique d'un même médicament guérissant tant de maladies que la théorie donnait comme distinctes, gênait les novateurs. Il est facile, surtout quand on a étudié à Montpellier, de montrer les rapports qui lient toutes les maladies contre lesquelles on a administré des purgatifs; de prouver, comme l'a fait Pidoux, que M. Andral avait à faire à des catarrhes dans les cas où il a vu les purgatifs réussir (1): et ces substances guérissent le rhumatisme, quand le fait fluxionnaire est prédominant; ce qui arrive si souvent, que dans Galien, Aretée, Celse, etc., le mot rhumatisme est l'équivalent de catarrhe. Quant à l'état local, il est inutile de donner des preuves pour le démontrer. Je ferai remarquer seulement que toutes les substances purgatives n'agissent pas sur le même point du tube intestinal. Ainsi, tandis que la manne, l'huile de ricin, les sels neutres modifient le commencement de l'intestin grêle, c'est sur le colon et le rectum que l'aloës et l'hellébore portent principalement leur action.

XI. *Spécifiques.* Déjà nous avons montré que les spécifiques d'organes rentraient dans la loi que nous cherchons à établir, et ils nous ont fourni une des preuves sur lesquelles nous l'avons basée. Il nous reste à dire quelques mots sur les spécifiques proprement dits : de même que dans les premiers l'action locale

(1) Arch. de Méd. Voyez aussi l'analyse de ce travail, Journ. Con. Méd Chir., 1835.

était incontestable, de même le plus simple examen nous prouve l'action générale des seconds. Aussi allons-nous seulement, en rappelant quelques faits, montrer qu'ils agissent de prédilection sur une partie déterminée de notre corps. Le quinquina produit des congestions sanguines bien évidentes vers la tête ; l'or au contraire, outre son action sur le système lymphatique, pousse le sang vers les vaisseaux du bassin et provoque les flux menstruel et hémorrhoïdal. Le mercure enfin, ce spécifique par excellence, qui neutralise la maladie vénérienne, alors qu'elle n'est qu'en germe, le mercure produit aussi des phénomènes locaux très-remarquables. Sans parler des désordres anatomiques de la syphilis qui cèdent aux mercuriaux, et qu'on a regardés comme dépendants de l'affection, comme le thermomètre de l'état général, je n'ai qu'à rappeler la salivation pour qu'on s'aperçoive que le mercure n'a pas une action exclusivement générale. D'ailleurs ce métal paraît avoir une action spéciale sur tout le système glanduleux. On sait tout le parti que les Médecins anglais ont tiré du calomel dans les maladies du foie, et je lis dans Astruc : « Il augmente la sécrétion des humeurs qui « se séparent d'avec le sang, principalement des hu- « meurs séreuses et lymphatiques, comme de l'urine, « de la sueur, de la lymphe stomacale et intestinale, « de la salive, etc. (1) » Ce peu d'exemples complète les preuves pratiques de la proposition que j'avais énoncée en commençant.

(1) Astruc, Mal. Vén., tome II, pag. 196, trad. française.

XII. Énonçons, avant de terminer cette partie de notre travail, une autre manière de considérer la question. Nous avons vu que les médicaments, tout en agissant sur l'ensemble de l'organisme vivant, avaient pourtant une action plus spéciale sur un des systèmes dont l'harmonie le compose. Ainsi les narcotiques sur le système nerveux, les émolliens sur le système vasculaire. Nous pourrions spécialiser encore cette action et montrer encore des points de prédilection pour chaque médicament dans les parties similaires. Ainsi la digitale agit sur le cœur, la phlébotomie sur le système veineux, les ventouses, les sangsues sur le système capillaire, et nous aurions encore des subdivisions à établir dans chacun de ces systèmes partiels; pour l'appareil nerveux, les expériences de M. Flourens ont prouvé que l'opium agit sur les lobes cérébraux, la belladonne sur les tubercules quadrijumeaux, l'alcool, le camphre, les éthers sur le cervelet (1). On sait que la noix vomique, l'upas, etc., ont une action spéciale sur la moëlle épinière. Malheureusement nous n'avons pas en notre pouvoir assez de faits pour traiter la question à ce point de vue, et nous sommes forcés de nous contenter de l'indiquer.

XIII. Nous venons d'établir, par les faits et le raisonnement, que les agents thérapeutiques agissent localement et sur toute l'économie ; mais ce qu'il nous importe de prouver, c'est que nous n'avons pas fait un travail de pure théorie et que cette manière

(1) Académie des Sciences, 24 novembre 1823.

de voir a un intérêt tout pratique. Peu de mots suffiront pour le démontrer.

Une maladie est un fait complexe se manifestant par des symptômes généraux et locaux. Voilà une de ces vérités que les systématiques ont pu nier, mais qui a toujours guidé les vrais praticiens : ceux qui n'ayant pas la vue assez longue pour voir comment la théorie d'une maladie particulière se lie à la théorie des maladies générales, ont pourtant le jugement assez droit pour apprécier les faits soumis à leur observation.

On oppose à la maladie, dans le but de traiter à la fois les symptômes locaux et généraux, un remède composé de plusieurs substances, dont le mode d'action isolé était connu. Mais dans cette combinaison un corps nouveau se forme ; l'organisme reçoit en même temps plusieurs agens, et la manière dont il se combinait avec eux n'est plus la somme de chaque effet isolé, mais un effet ayant un mode spécial et qui ne pouvait être complètement connu. L'étude de la matière médicale, faite au point de vue que nous venons d'indiquer, n'a plus les mêmes inconvénients. Outre qu'elle nous sert à apprécier les divers composés médicamenteux, elle nous amènera à trouver des spécifiques pour les divers états morbides. « Une maladie, dirons-nous avec notre ami le docteur Yvan, « est un ensemble de circonstances coordonnées suivant un mode d'être qui le spécifie : or, il faut chercher, pour la guérir, un ensemble de choses extérieures, une combinaison de moyens qui puissent « lui correspondre d'une manière favorable au retour

« vers l'harmonie normale. Par cet énoncé, je vais « au-devant de la spécificité nouvelle, au point de « vue thérapeutique et diététique à la fois. Elle con- « siste à modifier le milieu ou ensemble coordonné « de circonstances entourant le sujet de manière à « ce qu'il puisse reprendre l'équilibre de la santé, ou « un mode vivant de plus en plus harmonique, en « favorisant la tendance à l'ordre qui lui est propre. « Dans quelques cas, il suffit d'un agent extérieur « qui est une coordination de parties, ou d'une seule « substance médicatrice, pour amener cet heureux « résultat. Cette substance est spécifique à la fois par « son arrangement et sa composition : c'est un *mode « d'association* de parties qui répondent avec justesse « à l'état morbide, et favorisent le retour à l'ordre le « plus parfait. Le mode d'association des élémens « constitutifs d'un médicament, voilà ce qui en fait « la spécificité, le mode propre d'agir. Oui, toute « substance médicamenteuse est un spécifique..... Il « faut s'appliquer à connaître à quelle spécificité mor- « bide répond chacun des agens que nous avons en « notre puissance (1). »

D'ailleurs cette étude décidera le choix que nous devons faire de tels agens d'une médication ; car nous avons montré que si tous ont des caractères communs, ils ont tous aussi des caractères spéciaux ; et nous avons fait sentir toute l'utilité pratique de cette détermination, en traitant de chaque classe de médicaments.

(1) Melchior Yvan, Considérations sur l'étude des causes et de tous rapports avec la spécificité pathologique et thérapeutique, pag. 38.

Ces quelques considérations que nous pourrions grossir encore, prouvent bien l'utilité pratique de cette formule : Toute maladie est générale et locale à la fois ; tout remède agit sur l'ensemble de l'économie et sur un organe en particulier.

Mais comment se fait cette action ? Est-ce par simple impression ? est-ce par absorption ? C'est ce que nous allons examiner.

L'absorption explique-t-elle les effets des Remèdes?

I. Nous avons démontré dans les pages précédentes que tous les médicaments ont une action générale et une action locale. Reste à savoir comment ces actions ont lieu, comment le médicament déposé sur un point de l'organisme, modifie à la fois un organe, quelquefois éloigné, et l'économie toute entière. Les expériences de M. Magendie, le livre de M. Barbier, etc., ont répandu dans ces dernières années une opinion assez généralement adoptée et qui mérite un sérieux examen. C'est celle qui attribue les effets des médicaments à l'absorption et au transport de leurs molécules.

Voyons d'abord si les expériences sont concluantes en faveur de l'absorption.

II. M. Magendie dépose sur la patte d'un chien quelques gouttes d'upas ; la jambe ne communiquait avec le corps que par une artère et une veine ; le chien meurt empoisonné.— Conclusion : l'empoison-

nement a eu lieu par absorption. — Ce raisonnement nous parait basé sur un cercle vicieux qu'il est facile de renverser. L'auteur admet en principe, ce qui est en question, que le transport des molécules est nécessaire pour que l'action toxique ait lieu. Mais le sang n'est-il pas un organe et un organe vivant, et a-t-on détruit toute continuité organique avec le corps parce qu'on a fait circuler ce tout liquide dans un tuyau de plume? Les partisans d'un solidisme exagéré ont pu seuls soutenir cette opinion. La cessation des effets des poisons par la compression de la veine, ne prouve pas davantage en faveur de l'absorption. Je laisse parler ici le professeur Anglada qui me parait avoir refuté ce fait d'une manière heureuse.

« M. Magendie, dit-il, a expérimenté que si, après « avoir blessé la patte d'un chien avec des flèches im« prégnées de *tieuté*, on liait fortement la partie au« dessus de la plaie, tous les accidents cessaient aus« sitôt; mais si on relâchait la ligature pendant la « *moindre fraction* de temps possible, on voyait sur« le-champ se manifester une série de symptômes de « l'empoisonnement, qu'*une nouvelle constriction sus« pendait à l'instant.*

« Il semble, au premier aspect, que le relâchement « de la ligature permet à l'absorption de s'opérer et « que c'est pour cela que se déclarent les symptômes « de l'empoisonnement. Mais si la présence des ma« tières dans les secondes voies était réellement la « cause de ces accidents, on ne voit pas pourquoi le « resserrement de la ligature les ferait cesser aussitôt, « puisque la matière déjà portée dans les vaisseaux

« y serait toujours présente et continuerait d'agir. Ne « serait-ce pas plutôt que les effets de l'empoisonne- « ment réclament, comme condition essentielle de « leur développement, l'intégrité des communications « de la partie empoisonnée avec le système entier, « ou avec l'organe qui lui est sympathiquement as- « socié ? La ligature agirait alors en interrompant les « communications ; et l'on concevrait sans peine ces « alternatives de l'effet vénéneux, qui dépendrait « alors de l'interruption ou du retour de ces commu- « nications obtenues à volonté par la constriction ou « le relâchement du lien (1). » J'ajouterai que dans tous les cas la constriction n'arrête pas les effets du poison. Des observations publiées par M. Ridolfi de Pise (Annal. omodei., liv. LXIX.) et par M. Stephano Franchi (Anthol. medical. 1836.), prouvent que l'usage de serrer, à l'aide d'un lien, les membres blessés par une morsure de vipère, est au moins inutile, sinon nuisible.

Cette expérience de M. Magendie étant citée tous les jours en faveur de l'absorption, je m'y arrête encore ; après, ma tâche sera bien plus facile. Si la substance toxique était absorbée, le sang de l'animal aurait bien certainement des propriétés vénéneuses. Or, c'est précisément le contraire qui a lieu. L'auteur avoue en effet que *jamais* la transfusion du sang d'un chien empoisonné sur un chien non empoisonné a amené des résultats fâcheux. Le fait suivant est plus curieux encore et rentre bien dans l'explication don-

(1) Anglada. Op. cit., pag. 140.

née par Anglada. « Comme dans l'expérience précé-
« dente, dit M. Magendie, j'ai séparé la patte du
« corps; trois minutes après avoir introduit le poison
« dans la patte, j'ai fait passer le sang de la veine
« crurale dans la veine jugulaire d'un autre animal;
« la transfusion s'est prolongée cinq minutes sans
« produire d'accidents. Je l'ai alors fait cesser et j'ai
« disposé les choses de façon que le sang de la veine
« crurale retournât à l'animal auquel il appartenait.
« *Presque sur-le-champ* cet animal a présenté les si-
« gnes évidens de l'action du strychnos dans la
« moëlle épinière (1). » Déjà M. le professeur Delile avait remarqué que des chiens et des chats nourris avec des lapins empoisonnés par l'upas, n'ont éprouvé aucun effet délétère quand on a eu soin de retrancher les morceaux empoisonnés *aux endroits même des blessures*. Les Indiens en prenant cette précaution, mangent sans crainte les animaux tués avec leurs flèches empoisonnées (2). D'ailleurs si les effets des poisons étaient dûs à l'absorption, on devrait les obtenir pourvu que ce phénomène eût lieu. Or, il résulte des expériences de M. Delile, que plusieurs gouttes d'upas déposées dans des blessures n'amènent aucun trouble, tandis qu'on a toujours obtenu des effets toxiques quand on a eu soin de le faire sécher à la pointe d'une flèche.

III. Déjà dans notre travail nous avons montré que la voie d'administration d'un médicament n'était pas

(1) Magendie. Journal de physiologie expériment., tom. 1er, p. 31.
(2) Dissertation sur les effets d'un poison de Java, etc., p. 31.

indifférente pour le résultat ; et ces différences ne sont pas dues au degré d'absorption. Car, comme l'a établi M. Orfila, l'acide arsénieux amène une mort plus prompte appliqué sur le dos, que sur la partie interne de la cuisse, tandis que le contraire a lieu pour le sublimé corrosif. Nous avons déjà dit que la morphine a une action plus intense déposée sur le derme dénudé, qu'ingéré dans l'estomac. Le venin de la vipère ne produit aucun effet pris à l'intérieur, et les Nègres, en suçant les piqûres de ce reptile, produisent les mêmes résultats que la ventouse des Médecins européens (1). Coindet a prouvé que des chiens pouvaient impunément avaler l'écume des animaux enragés (2). On trouve dans les notes de Bosquillon sur la pathologie de Cullen, une expérience faite sur un jeune Nègre à qui l'on fit avaler des boutons varioleux sans produire la variole, tandis qu'en Chine on inocule cette maladie en appliquant des croutes varioleuses sur la muqueuse nasale.

L'absorption expliquera difficilement les effets généraux des purgatifs et des émétiques, car les conditions sont ici bien défavorables à l'accomplissement de ce phénomène. Le médicament séjourne peu dans les voies digestives qui deviennent le terme d'un mouvement fluxionnaire opposé à la marche que suivraient les molécules absorbées.

Dans quelques cas il n'y a évidemment pas eu absorption ou au moins les résultats obtenus n'ont pas

(1) *Voy.* Fontana. Traité du venin de la vipère, et la thèse de M. Guyon. Montp. 1834. p. 107.

(2) Bibliot. univers., tom. III. 1823.

été proportionnels à la petite quantité de médicament absorbé. Le flacon d'éther faisant cesser une syncope en est une preuve évidente. M. Lordat a vu le quinquina administré en pilules contre une fièvre intermittente pernicieuse, arrêter parfaitement les accès quoique ce médicament ait été rendu peu de temps après son ingestion ayant absolument le même poids. Boerhaave et Barthez citent des faits analogues. La modification produite par la vaccine est certes bien générale et bien durable, et je ne sache pas que jamais ont ait cherché à l'expliquer par l'absorption du virus vaccinal.

La rapidité avec laquelle une goutte d'acide hydrocyanique amène la mort, ne permet pas de supposer qu'elle est le résultat de l'absorption, surtout quand on se rappelle que si l'action n'a pas été instantanée, elle va en s'affaiblissant et a disparu peu d'heures après.

IV. L'impression des miasmes peut amener subitement la maladie ou la mort. Quand on ouvrit à Montpellier les tombes de Notre-Dame-des-Tables en 1746, trois hommes tombèrent morts subitement ; Foderé a observé un cas analogue aux Martigues, et l'on connaît le fait si remarquable de la caserne de la ville d'Aix, pendant la dernière épidémie du choléra. De ce fait aux cas de mort subite par une frayeur, une nouvelle inattendue, etc., la transition est insensible. L'on sait tout le parti que la thérapeutique a tiré des passions ; Desgenettes s'innoculant la peste en face de l'armée guérit plus de malades que les toniques ou les antiseptiques employés jusqu'ici ; la musique, le regard ont des effets incontestables ; je tiens de mon ami le docteur Ebrard, un fait très curieux : un interne

des hôpitaux et avec qui il était intimement lié, était pris subitement d'une lipothymie ou de diarrhée toutes les fois qu'il entendait sonner la cloche de la visite, et dans tous ces cas et dans une foule d'autres que je pourrais accumuler, il y a eu des effets produits sur l'économie, et des effets analogues à ceux qui sont le résultat de l'administration d'un médicament sans qu'on puisse l'attribuer à l'absorption.

Je crois avoir prouvé qu'il est impossible d'expliquer dans tous les cas l'action des médicaments par l'absorption de leurs molécules. Est-ce-à-dire que ce phénomène est sans importance? Nous allons voir bientôt comment il favorise les effets médicamenteux. Encore une réflexion qui nous amènera à l'explication du mode d'agir des remèdes.

V. La présence dans les premières voies d'alimens mal digérés, un fétus mort dans l'utérus, des vers accumulés dans l'intestin donnent lieu à des phénomènes généraux bien évidens et qui certes ne peuvent être expliqués par l'absorption. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'administration d'un médicament? La maladie sera produite par la combinaison anormale de l'homme avec le monde extérieur; la santé est rétablie par la combinaison de l'homme avec les objets environnants modifiés d'une manière donnée; dans ce cas, le médicament a été *cause de santé*, si je puis ainsi parler, comme les vers intestinaux, les alimens mal digérés avaient été *causes de maladie* dans le cas précédent; et tous ces effets sont faciles à comprendre dès qu'on a bien senti l'unité du corps vivant. La modification imprimée à un point a modifié tout

le reste sans qu'il y ait besoin du transport des molécules. Il y a là un fait de sympathie, et bien certainement les sympathies ne sont pas un fait purement matériel.

L'absorption agit en mettant une plus grande surface en rapport avec le médicament et en réveillant par conséquent des sympathies plus nombreuses. Aussi moins l'individu sera impressionnable, moins l'organe sur lequel on appliquera le remède sera important, plus l'absorption sera nécessaire. Ainsi déposé sur l'épiderme, un médicament devra être absorbé pour agir. Que si au contraire on le porte directement sur l'estomac, l'absorption deviendra presqu'inutile, et sa présence dans cet organe suscitera des phénomènes généraux très intenses. Toute la thérapeutique des empoisonnemens est basée sur cette manière de voir; car, soit qu'on cherche à évacuer le poison par des émétiques, soit qu'on cherche à le neutraliser par des contre-poisons, on suppose toujours sa présence dans l'estomac, et pourtant il a déjà produit des symptômes quelquefois effrayants, et il aurait dû être absorbé.

VI. Toutes les preuves qui tendent à établir la non absorption venant appuyer la thèse que je soutiens, je crois devoir analyser encore une expérience de M. Segalas, l'un des principaux défenseurs de la théorie de M. Magendie. M. Segalas a vu que la noix vomique appliquée sur des parties paralysées par la section de la moëlle épinière, amenait le tétanos aussi promptement que si le système nerveux était intact; d'où il conclut que le poison absorbé n'agit pas sur le centre

nerveux rachidien, mais bien sur les ramifications. Pour moi je ne vois pas pour expliquer ce fait, qu'il faille faire voyager la noix vomique jusqu'au cœur pour la faire revenir sur des parties avec lesquelles elle était mise en contact, et la sympathie me paraît très bien expliquer dans tous les cas le tétanos. La substance toxique a produit un effet semblable à celui qui est dû à une épine enfoncée dans les doigts d'un nègre. Cette expérience prouve d'ailleurs que les muscles n'ont pas besoin de la continuité des nerfs pour se contracter.

Que pour expliquer les spécifiques d'organes on nous montre les molécules de noix vomique traversant tous les organes pour s'arrêter sur la moëlle épinière, celles de digitale inutiles partout ailleurs, mais très actives sur le cœur, etc. : tout cela peut paraître très poétique, quoique peu en rapport avec les plaisanteries sur les bouches absorbantes de Bichat. Mais les spécifiques proprement dits deviennent plus embarassants. Quelque soit l'organe atteint, le mercure fera disparaître la syphilis, le type intermittent cédera au quinquina quelle que soit la maladie qu'il complique, s'il ne constitue pas à lui seul toute la maladie. Mais la plupart des médicaments conviennent spécifiquement à un état particulier de l'organisme, et le même raisonnement leur est applicable.

VII. Des expériences ont prouvé que des substances ingérées dans l'estomac étaient trouvées dans le torrent circulatoire, mais peut-on conclure de ce fait la nécessité de l'absorption pour que ce remède amène d'heureux résultats? je ne le pense pas et le contraire

me paraît plus probable, car la nécessité de l'absorption amène la nécessité de la combinaison, de l'assimilation, et la présence du médicament *en nature* dans les veines ou dans tout autre organe suppose non assimilation. Que le médicament soit absorbé, je ne le nie pas; mais ce phénomène me paraît très secondaire dans la production de l'effet thérapeutique.

On objectera encore la lenteur de certains médicaments et surtout de certains virus, mais je ne crois pas l'objection plus heureuse. Pour que le remède agisse, il ne suffit pas qu'il soit appliqué sur le corps vivant, il faut encore qu'il y ait combinaison de l'économie, et combinaison suppose activité, et non pas phénomène abstreint à des lois calculables et nécessaires. Il faut pour me servir d'une expression hippocratique qu'il y ait coction du médicament, c'est-à-dire action de l'économie sur lui; la sensation ne sera idée que quand elle aura été transformée par le cerveau; les alimens ne seront chyle que quand l'estomac les aura digérés; il en est de même du médicament. Il faut qu'il y ait élaboration, et des causes nombreuses peuvent retarder cet effet comme des causes nombreuses et diverses peuvent empêcher la sensation de devenir idée.

Quoique nous ayons soutenu jusqu'ici que le transport des molécules n'était pas nécessaire pour la production des effets thérapeutiques, nous ne soutenons pas comme on l'a fait que le remède n'agit qu'en sollicitant la cause vitale. Dans tous les cas il y a absorption, mais il y a aussi combinaison, association du corps avec le médicament. Ce fait est si vrai que les partisans les plus outrés de l'absorption, n'ont jamais sou-

tenu que la molécule médicamenteuse allait remplacer la molécule animale sans transformation. Seulement ils n'ont pas cru que l'effet fut produit à distance, parce qu'ils niaient l'unité du corps vivant. Mais en partant de l'idée que nous avons énoncée au commencement de cet opuscule que le corps vivant est une association d'organes, on comprendra facilement toutes les sympathies des organes, non plus par l'intermédiaire d'un chef qui ordonne, mais par leur attraction réciproque : les organes s'aiment dans le corps vivant comme dans le monde deux personnes éprouvent de l'attraction, de la sympathie, de l'amour. Mais ce fait comme la vie, comme Dieu, très clair pour le sentiment, est incompréhensible pour l'intelligence qui ne fait que constater les résultats.

VIII. Je sens que je n'ai fait qu'effleurer un sujet des plus importans, qui domine le traitement de toutes les maladies; j'ai plutôt indiqué que développé les preuves sur lesquelles se fonde cette manière de voir, et pourtant je crois en avoir dit assez pour établir que tous les médicaments ont à la fois une action générale et locale, qu'ils agissent sympathiquement sur l'économie, et que l'absorption aide cette action en multipliant les points de sympathie. Cette démonstration sera bien évidente pour tous ceux qui ne regardent pas le corps de l'homme comme une agglomération d'organes accolés et distincts, pas plus qu'un être abstrait et despote, mais qui croient que la *vie* c'est *l'association*.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Professeurs.

Messieurs :

CAIZERQUES,
BROUSSONNET,
LORDAT,
DELILE,
LALLEMAND,
DUPORTAL,
DUBRUEIL,
DUGÈS,

Messieurs :

DELMAS,
GOLFIN,
RIBES,
RECH,
SERRE,
J.-E. BERARD,
RÉNÉ,
RISUENO D'AMADOR.

Agrégés en Exercice.

Messieurs :

VIGUIER,
KUHNHOLTZ,
BERTIN,
BROUSSONNET fils,
DUPAU,
TOUCHY,
DELMAS fils,
VAILHÉ,
FUSTER,

Messieurs :

BOURQUENOD,
FAGES,
BATIGNE,
POURCHÉ,
BERTRAND,
POUZIN,
SAISSET,
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicamens, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchemens, Clinique interne et externe.* (Examen pratique.)

6e Dernier Examen. *Présenter et soutenir une thèse.*